

Rachel Abbott

# ILLUSIONS FATALES



  
CHARLESTON  
NOIR

# RACHEL ABBOTT

## ILLUSIONS FATALES

Sir Hugo Fletcher vient d'être retrouvé mort dans son lit, nu, attaché dans une position des plus équivoques.

Chargé de l'enquête, Tom Douglas s'interroge : ce crime sulfureux ne colle pas avec l'image respectable de Fletcher, richissime philanthrope connu pour son engagement au sein d'Allium, une association qui aide à soustraire de jeunes immigrées de l'Est à la prostitution.

Alors que les médias s'emparent de l'affaire et pleurent la perte du généreux milliardaire, Tom se focalise sur l'épouse de ce dernier, la discrète lady Laura... À son contact, Tom découvre un tout autre portrait de l'homme. Mais peut-il faire confiance à cette séduisante veuve noire ? Que cache-t-elle des activités réelles d'Allium ? Et si la vérité était plus sordide encore que le crime ?

Sexe, violence, manipulation... Un thriller venimeux, une plongée au cœur des secrets les plus inavouables de la bonne société anglaise.

**Née près de Manchester, Rachel Abbott a longtemps occupé un poste d'infographiste, avant de se lancer dans la rénovation de vieilles demeures en Italie, où elle vit désormais une partie de l'année. *Illusions fatales*, son premier roman, est publié en 2011. Elle consacre désormais son temps à l'écriture, et a déjà publié 9 autres romans.**

Traduit de l'anglais par Maud Ortalda

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-545-8



9 782368 125458

**8,90 euros**  
Prix TTC France  
Rayon : Thriller

  
CHARLESTON  
NOIR

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)



Titre original :

*Only the Innocent*

Publié par Thomas & Mercer, USA.

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

© Rachel Abbott 2011. Tous droits réservés.

© Belfond 2013 pour la traduction française.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-545-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Rachel Abbott

# ILLUSIONS FATALES

*Roman*

Traduit de l'anglais  
par Maud Ortalda

**belfond**



*À Dodo, qui m'a transmis l'amour des mots*



## PROLOGUE

**A** travers les grandes fenêtres, une lumière éblouissante inondait la pièce. Une douce lueur ambrée baignait chaque recoin de la chambre. C'était une catastrophe, la seule chose dont elle n'avait pas tenu compte : le soleil.

Ce qu'elle recherchait : créer un effet maximal. La tenue, la coiffure, les bijoux ; elle avait porté une attention irréprochable à chaque détail – la moindre fausse note nuirait à sa crédibilité. Mais, au lieu des effets d'ombre censés peaufiner l'illusion, la pièce ressemblait à une scène de théâtre illuminée par des projecteurs. On était fin octobre, on était à Londres. Il aurait dû pleuvoir.

Que faire ? Fermer les rideaux ? Non. Ça ne marcherait jamais. Bien trop évident, ça ne lui plairait pas. Il fallait faire vite, le temps était compté. Rapidement, elleigna les détails jusqu'à ce que tout se rapproche autant que possible de la perfection, disposant un fauteuil de cuir vers la porte de façon

qu'elle puisse voir son visage sans avoir à tourner la tête. Mais pas complètement en face d'elle, sinon elle n'aurait nulle part où se cacher. Il fallait aussi qu'elle soit à contre-jour, afin de dissimuler l'expression de son visage dans l'ombre.

Elle était prête. Il n'y avait plus qu'à attendre, et s'imprégner du caractère inéluctable de ce qui allait se produire. Chacun de ses muscles était tendu. Elle s'efforça de relâcher la tension de ses épaules. Un taxi s'arrêta, une portière claqua. Elle jeta un coup d'œil au miroir pour s'assurer que tout était parfait, mais ses yeux trahissaient son agitation. Elle inspira profondément pour refouler les pensées et les images qui encombraient son esprit et retrouver son calme.

Pendant plusieurs minutes, il n'y eut pas le moindre bruit, mais il était dans la maison. L'épaisse moquette de l'entrée et de l'escalier étouffait les bruits de pas jusqu'au troisième étage. Il se dirigeait droit vers la chambre, elle le savait.

La porte s'ouvrit lentement, il resta dans l'embrasure avec une expression indéchiffrable. Il ne dit rien pendant plusieurs secondes, elle lui rendit son regard sans flancher. Il était bel homme, indéniablement. Son costume noir sur mesure tombait parfaitement sur sa grande silhouette svelte, sa chevelure poivre et sel impeccable, comme d'habitude. Il avait tout de l'homme influent qu'il était. Pas étonnant que les médias l'aiment tant.

Finalement, il sourit, la courbe de ses lèvres ne révélant que très légèrement la victoire qu'il savourait sans aucun doute. Elle ne détourna pas les yeux, mais son cœur battait la chamade.

« Je savais que tu viendrais. »

Il se tut, son regard la sondait.

« Tu n'avais pas le choix, n'est-ce pas ? constata-t-il, visiblement content de lui. Tu es parfaite. »

Elle n'avait pas le droit à l'erreur ; elle avait choisi sa tenue avec soin – une jupe en cuir noir au genou, complétée par des bas noirs satinés et un haut de soie blanc avec col en V, épousant légèrement sa poitrine pour laisser deviner ce qu'elle portait en dessous. Ses jambes, croisées, laissaient subtilement entrevoir ses cuisses, et des bijoux en or, simples mais élégants, parachevaient le tableau. Il semblait satisfait. Elle avait passé la première épreuve et priait pour réussir à se maîtriser encore un peu.

« Pourquoi ces gants ? demanda-t-il en remarquant les gants de soie noirs qui lui montaient aux coudes.

— J'ai pensé que ça te plairait. »

Il sourit à nouveau. Il se moquait d'elle.

« Et tu as eu raison. »

Il désigna le seau à glace qu'elle avait placé, avec deux flûtes, sur la console de marbre.

« Du champagne ! Je vois que nous fêtons quelque chose ! » fit-il avec un rire feint.

Elle tendit le bras, réprimant le tremblement de ses mains, et versa un filet de bulles dorées dans chaque verre. Il en prit un et but une lente gorgée.

« Délicieux, mais mauvaise idée. Nous ne voulons pas perdre la tête, n'est-ce pas ? »

Il reposa soigneusement le verre sur la table pour la regarder droit dans les yeux.

« Tu as pris l'initiative. C'est bien. Est-ce que cela veut dire que tu vas prendre les choses en main, aujourd'hui ? »

Elle se leva d'un air décidé ; ses talons aiguilles s'enfonçaient dans la moquette. Elle savait exactement ce qu'il voulait, et lui caressa la joue d'un seul doigt ganté.

« En effet. J'espère que tu es prêt. »

Inutile d'attendre la réponse. Il lui suffisait d'adopter un ton autoritaire pour qu'il obtempère.

« Déshabille-toi. Entièrement. Allonge-toi sur le lit et attends-moi. »

Ses yeux s'étrécirent, mais il semblait ravi.

« Et qu'est-ce que tu vas me faire ? demanda-t-il en feignant une indifférence qu'il était loin d'éprouver.

— Pour le moment, je vais me contenter de regarder. »

Elle s'efforça de le fixer droit dans les yeux. Ceux-ci brillaient d'excitation, même si son visage ne trahissait toujours aucune émotion. Elle connaissait ce regard, et elle savait quel danger il pouvait annoncer. Elle ignora la peur.

Il traversa la chambre et commença à se déshabiller lentement, sans la quitter des yeux. Il plia soigneusement chaque vêtement pour le poser sur la chaise jusqu'à se retrouver complètement nu. Comme toujours, l'appréhension de l'inconnu l'excitait ; si seulement elle avait pu détourner les yeux.

« Et maintenant ? demanda-t-il.

— Allonge-toi, comme j'ai dit », répondit-elle d'une voix plus forte à mesure qu'elle gagnait en confiance.

Sa posture fière, comme il allait vers le lit à colonnes au centre de la pièce, prouvait qu'il avait conscience de l'incroyable beauté de son corps. Son

dos légèrement bronzé, ses fesses musclées et ses longues cuisses fermes auraient pu être ceux d'un homme moitié plus jeune. Il s'allongea sur le lit avec un sourire triomphant.

« Je suis prêt. »

Le désir à peine étouffé rendait sa voix plus grave. Elle réprima un frisson.

« Regarde ce que j'ai pour toi », dit-elle en espérant que son sourire serait convaincant.

Elle sortit de son sac cinq foulards de soie du même bordeaux intense.

« Ta couleur préférée. »

Il se léchait les lèvres d'excitation. Son expression était devenue presque animale : lèvres gonflées de désir, l'impatience étincelant dans ses yeux.

Elle s'approcha du lit et, d'une main experte, attachait soigneusement ses bras, puis ses jambes aux quatre colonnes de bois. Avec le cinquième foulard, elle hésita une seconde.

Puis elle prit une petite inspiration, se redressa visiblement et avança vers la tête du lit.

« Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres – tu ne dois rien voir avant la dernière minute. »

Son sourire montrait clairement à quel point il était content de lui, croyant qu'elle n'aspirait qu'à lui donner du plaisir.

Sans un mot, elle lui banda fermement les yeux avant de retourner vers la porte. Son corps nu exprimait son excitation.

« Et maintenant ? » demanda-t-il d'une voix à peine reconnaissable.

Elle s'efforça de répondre.

« Maintenant tu attends. Je te promets que tu vas recevoir plus que tout ce que tu avais imaginé. »

Elle se précipita dans la somptueuse salle de bains attenante. Elle se déshabilla en quelques secondes pour se glisser dans sa tenue, sans jamais enlever les longs gants noirs. En moins de trois minutes elle était prête.

À son retour dans la chambre, l'excitation de l'homme n'avait pas diminué ; au contraire, même, il semblait que l'anticipation n'avait fait qu'attiser sa passion. Mais l'incertitude se glissa dans sa voix quand il entendit le léger bruissement de ses vêtements, puis le son imperceptible de deux objets placés soigneusement, l'un après l'autre, sur la table de nuit.

« Qu'est-ce que tu portes ? Je m'attendais à de la soie. »

Elle fit glisser le bandeau de ses yeux à sa bouche, où elle le resserra.

Il cligna un peu des yeux et découvrit sa tenue. Son excitation était telle qu'il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre ce qu'il voyait, et dans ses yeux se lut soudain l'horreur tandis qu'il essayait vainement de crier.

Le masque qu'elle portait ne révélait que ses yeux, des yeux emplis d'un mélange d'émotions trop complexe à interpréter. Seules les rares personnes qui la connaissaient bien auraient reconnu la plus significative : la détermination, pure et simple.

Elle saisit la seringue sur la table de nuit. Retenant son souffle, elle écarta les poils noirs de son bas-ventre et y plongea l'aiguille le plus profondément possible. Il n'y eut qu'un gémissement sourd

tandis qu'il tentait de se libérer. La piqûre n'avait pas été trop douloureuse, mais il avait compris ce qu'elle signifiait.

Puis, il ne bougea plus.



**L'**inspecteur de police principal Tom Douglas jeta un coup d'œil par la fenêtre de son appartement tandis qu'il rassemblait rapidement tout ce dont il aurait besoin. D'ordinaire, la vue sur les eaux troubles du fleuve jusqu'à Greenwich le ravissait, mais aujourd'hui, il n'avait pas le temps de regarder le paysage.

Il regrettait déjà les quelques verres de vin qu'il avait bus au déjeuner, mais, en même temps, comment aurait-il pu savoir que sa première grosse enquête pour la police de Londres tomberait pendant son jour de congé ? Les ennuis vont par paire, c'est bien connu. Il n'avait pas le droit à l'erreur, il devait gagner le respect et la confiance de sa nouvelle équipe. Se faire envoyer un chauffeur à cause de deux verres au déjeuner, ce n'était pas très glorieux, comme début.

Portable, clés, portefeuille, carnet, carte de police, la liste était familière, il ne risquait pas d'oublier

quoi que ce soit. Il vérifia néanmoins deux fois. Il claqua la porte derrière lui et dévala les six volées de marches au moment où une voiture bleu foncé freinait au coin de la rue. Au volant se trouvait son nouveau sergent, Becky Robinson. Il sauta dans le véhicule et celui-ci repartit avant même qu'il ait pu attacher sa ceinture.

« Pardonnez-moi, Becky. Je ne voulais pas vous faire venir jusqu'ici.

— Pas de problème, monsieur. Plutôt huppé comme quartier, si je peux me permettre ! »

Il se tourna pour la regarder. Était-ce une simple observation, ou bien cherchait-elle une quelconque information ? Mais ses cheveux noirs brillants, qui lui tombaient sur le visage, l'empêchaient de se faire une idée. Il n'avait absolument aucune envie de devoir expliquer comment un policier, divorcé de surcroît, pouvait se permettre de vivre dans un appartement chic au milieu des Docklands. Ce n'était ni l'endroit ni le moment.

Heureusement, Becky se concentrait sur la conduite, qui comprenait un taux important d'accélération entrecoupées de brusques freinages. Le trajet s'annonçait bien mouvementé, ce n'était peut-être pas le moment de la distraire.

« Vous pensez pouvoir conduire et parler en même temps, Becky ?

— Pas de problème. Il y a un peu d'embouteillages mais je peux me frayer un chemin. »

Ça, ça ne faisait aucun doute.

« Bon, qu'est-ce qu'on a comme éléments ? Au téléphone on m'a seulement parlé de "mort

suspecte”. J’ai cru comprendre que ça s’était passé au centre de Londres ?

— Oui. Au cœur de Knightsbridge. La victime n’est autre que Hugo Fletcher. Il est mort. Manifestement. Selon les premiers agents sur place ça pourrait être un meurtre, mais ce n’est pas sûr. C’est tout ce que je sais pour le moment. »

Becky fit une embardée pour éviter un taxi avant de klaxonner violemment. Le type lui adressa un doigt d’honneur. Elle murmura quelque chose sur ces « foutus taxis » et Tom ne put s’empêcher d’éprouver de la compassion à l’égard du chauffeur.

Cependant, désireux d’arriver en un seul morceau, il garda ses réflexions pour lui. Hugo Fletcher. Pas mal pour sa première affaire londonienne. Il connaissait les grandes lignes de l’existence de la victime – comme tout le monde, d’ailleurs. Les médias s’en délectaient, on le prenait pour un demi-dieu. Mais concernant sa vie privée, il n’en savait au fond que très peu. Il se souvenait d’une épouse que Hugo Fletcher avait fièrement – mais de manière un peu douteuse à son goût – présentée comme son « âme sœur » quelques années auparavant. Puis des rumeurs avaient commencé à circuler sur le compte de cette fameuse épouse et à présent elle semblait avoir complètement quitté le devant de la scène.

Merde. L’enquête allait être très médiatisée et il faudrait se taper toutes les questions stupides des journalistes. On lui demandait souvent où il trouvait le courage d’annoncer les pires nouvelles aux familles, il répondait que lui, au moins, pouvait compatir à leur douleur. Il ne collait pas un micro

sous le nez de gens en deuil pour leur demander ce qu'ils ressentait.

Les embouteillages avaient forcé Becky à ralentir, c'était le moment idéal pour lui poser encore quelques questions.

« Qui a découvert le corps ?

— La femme de ménage. Elle nous attend là-bas. Elle est complètement bouleversée. Le commissaire Sinclair est à un mariage à Bath, on a envoyé une voiture le chercher pour l'emmener ensuite directement sur la scène de crime. Il m'a demandé de jouer les officiers de liaison avec la famille à cause de l'exposition médiatique. Je l'ai fait des milliers de fois avant de monter en grade, ça me va.

— On a réussi à contacter les proches ?

— Je ne crois pas. On l'a trouvé dans la maison de Knightsbridge qu'il occupe normalement pendant la semaine, mais sa demeure familiale est dans l'Oxfordshire. La police locale a été envoyée sur place mais il n'y avait personne. Il avait une fille d'un premier mariage, c'est tout ce qu'on a pour le moment. On enverra un agent chez son ex-femme dès qu'on en saura plus sur l'actuelle. Il vaut mieux faire les choses dans cet ordre, non ? »

Becky aperçut un trou dans le trafic et slaloma entre les voitures, pied au plancher, avant de freiner à nouveau. Il n'y avait que douze kilomètres entre l'appartement de Tom et la demeure de Hugo Fletcher à Egerton Crescent, mais même en ce début d'après-midi la circulation londonienne était cauchemardesque.

« Monsieur, je vais mettre la sirène si ça vous embête pas. Il faut qu'on se dépêche. »

Becky coinça ses cheveux derrière ses oreilles et appuya sur un bouton du tableau de bord. En une seconde, leur modeste berline se fraya un passage, sirène hurlante, au milieu des conducteurs du week-end.

Dans le but de préserver sa santé mentale et physique, Tom se garda de tout commentaire, mais en vérité, il était plutôt impressionné. La conduite nerveuse de Becky lui permettait de ne rater aucune occasion de se glisser dans le moindre espace entre deux véhicules, et de déboîter dès que le plus étroit créneau se présentait. Sur son visage se lisaient concentration et détermination.

Malgré ses efforts, il leur fallut une bonne quinzaine de minutes pour arriver sur la scène de crime et celle-ci était déjà bouclée. Tom observa la rue où étaient alignées d'élégantes maisons blanches, aux façades parées de haies taillées et de lauriers. Cette famille n'avait manifestement pas de problèmes d'argent – mais de toute évidence, l'argent et le succès ne vous protégeaient pas d'une mort prématurée.

La foule agglutinée dans la rue et les appareils photo prêts à l'action lui en imposaient moins que le luxe des lieux.

« Eh merde. Becky, si l'épouse n'a pas encore été mise au courant il faut absolument stopper ça. Parlez-leur, d'accord ? Je ne suis pas en état de gérer le truc. »

Tom se dirigea droit vers la porte d'entrée avant qu'on ait le temps de lui poser la moindre question.

« Dernier étage, monsieur », l'informa le jeune agent à la porte tandis que Tom se débattait avec

la tenue de protection qu'il devait enfiler. Il monta l'escalier non sans remarquer la somptuosité de l'endroit. Ces derniers mois, le luxe lui était devenu moins étranger, mais cette demeure témoignait d'une fortune ancienne et familiale, détail qui, pour le coup, lui était totalement étranger.

Il s'arrêta à la porte de la chambre. L'équipe de la police scientifique venait de terminer son travail et s'appropriait à quitter les lieux. Près du lit, le médecin légiste faisait ses trucs habituels. La pièce était claire et spacieuse, mais étrangement, seule la moquette semblait avoir quelque chose à voir avec le XXI<sup>e</sup> siècle. Le grand lit à colonnes aurait été plus à sa place dans une vieille maison de campagne, et les lourds meubles de bois sombre rendaient l'endroit oppressant. Enfin, le cadavre sur le lit ne faisait rien pour détendre l'atmosphère.

Il nota la présence de deux flûtes de champagne, sans bulles. Les empreintes avaient été relevées. Les dernières traces de condensation sur le seau suggéraient que la glace n'avait pas fondu depuis très longtemps.

Il y avait quelque chose de tragique dans ce décor. Une célébration, ou un rendez-vous galant, s'était terminée avec un cadavre et un défilé ininterrompu d'hommes en combinaison de protection blanche. Tom s'imagina la scène : verres levés pour porter un toast ; sourire intime plein de promesses ; un baiser, peut-être. Alors qu'est-ce qui avait dérapé ?

Un jeune technicien pâlichon et boutonneux leva la tête en remontant ses lunettes sur son nez.

« Pas grand-chose à se mettre sous la dent, monsieur. On a des empreintes, mais on ne peut les

comparer qu'avec celles de la victime. La seule chose intéressante c'est un très long cheveu qu'on a trouvé dans la salle de bains. Un cheveu roux – je ne sais pas s'il y a un lien. On va l'analyser. Avec un peu de chance, il y aura encore la racine dessus. Et puis il y a le couteau. »

Perplexe, Tom se tourna vers le lit.

« Étant donné l'absence manifeste de sang, peut-on en conclure qu'il n'a pas été poignardé ?

— En effet. Ce qui rend la présence du couteau un peu bizarre. Il était sur la table de nuit, juste à côté de lui. Pas de trace de sang, pas d'empreintes. Il vient d'un ensemble de couteaux dans la cuisine. Je crois que c'est ce qu'on appelle un couteau à désosser, extrêmement coupant – en fait, il a l'air d'avoir été aiguisé récemment.

— À quoi il aurait pu servir, selon vous ?

— Aucune idée. Mais on va l'analyser quand même, on verra bien. »

Tom adressa un signe de tête à l'autre technicien, adossé tranquillement contre le mur.

« Merci, les gars. Je suppose que vous avez pris les empreintes de la femme de ménage ?

— Oui. En revanche, elle est dans un drôle d'état. On vous laisse lui demander qui a accès à cette pièce d'habitude, pour pouvoir éliminer leurs empreintes. »

Il ferma son sac de matériel avec un claquement définitif.

« Bon, nous on a fini. Plus qu'à emballer les foulards quand vous voulez, puis on y va. »

Tom se retourna vers le lit où un très gros homme à lunettes en demi-lunes était penché au-dessus du

cadavre, dont les bras et les jambes étaient attachés aux quatre coins du lit par des foulards bordeaux. Il était bâillonné, nu, et en très bonne forme physique pour quelqu'un de l'âge de Hugo Fletcher. D'abord le champagne, puis du bondage ou quelque chose comme ça. Pourtant ça ne ressemblait pas non plus à une scène sadomaso typique.

N'ayant jamais eu l'occasion de rencontrer le médecin légiste, il se présenta. Il avait toujours bien aimé les légistes ; ils étaient tous un peu excentriques.

« Bonjour. Inspecteur principal Tom Douglas, merci d'avoir gardé la scène intacte, mais je crois qu'on peut le détacher maintenant.

— Rufus Dexter. Je ne vous serre pas la main », dit-il en levant une main gantée qui avait touché Dieu sait quoi.

Il commença à défaire les foulards avec le technicien.

« Bizarre, celui-là, Tom. Il est attaché, donc acte criminel ? Probablement. Motivations sexuelles ? Les foulards le laisseraient penser. Est-ce qu'il est mort pendant l'acte ? Je ne crois pas. Cela dit, c'est possible. Rien ne prouve qu'il était en pleine action. Le pénis est propre – je dirais qu'il n'y a pas eu de pénétration depuis sa dernière douche. Je vérifierai quand même.

— J'ai comme l'impression que c'est une femme qui a fait le coup, qu'est-ce que vous en pensez ? l'interrompit Tom.

— Hmph. Oui, je suppose. Il m'a toujours donné l'impression d'être un hétéro quand je le voyais à la télé. Vous avez entendu une quelconque rumeur

à propos de ça ? Moi pas, mais tout est possible, j'imagine. Pas de trace d'une autre personne sur ou à côté de lui – homme ou femme. Le lit est intact. Je n'ai vu aucun poil sur son corps qui ne lui appartienne pas. Il est propre comme un sou neuf. »

Bizarre. Tout indiquait une partie de jambes en l'air mais on aurait dit qu'il ne s'était rien passé.

« Une idée sur la cause de la mort ?

— Rien de flagrant sur ce qui a pu lui arriver. On l'a peut-être attaché et laissé là, ce qui aurait pu causer une crise de panique et un infarctus, ou alors un empoisonnement ? On va analyser le champagne, évidemment. On n'aura rien avant les résultats des tests toxicologiques et il faut encore que je l'ouvre. Pardon. »

Tom leur demanda de retourner le corps pour rechercher d'éventuelles marques de bondage. Rien sur le dos, mais les bleus laissés par les foulards sur les poignets et les chevilles indiquaient qu'il s'était débattu.

« Je sais pas si ça peut avoir une signification, annonça le jeune technicien boutonneux. Ils sont censés se tordre d'extase pendant leurs jeux. C'est comme ça qu'ils montrent que ça leur plaît. Ça veut pas forcément dire qu'il se débattait. Et puis, à un moment ou à un autre, ils font l'amour d'une façon plus... conventionnelle. »

Tom résista à la tentation de demander au technicien comment il avait acquis cette expertise sur le sujet mais, aussi fascinantes que puissent sembler ces spéculations, il était temps d'en venir aux faits. Il se tourna vers Rufus Dexter.

« Heure de la mort ?

— La femme de ménage est complètement bouleversée. Elle a attendu plus d'une heure avant d'appeler de l'aide. Trop paniquée, elle a dit. Elle a découvert le corps quinze minutes après son arrivée. Depuis combien de temps il était mort quand on a débarqué ? Trois heures grand maximum, je dirais même plutôt deux heures et demie. »

Tom profita de ce que le légiste reprenait son souffle pour s'engouffrer dans la brèche.

« Il me semble que les gars sont arrivés un peu avant 14 heures et vous vers 14 h 30. Donc, l'heure de la mort se situe entre 11 h 30 et midi. C'est ça ? »

Rufus acquiesça.

« Très bien, Rufus, vous pouvez emporter le corps quand vous voulez. Quand comptez-vous commencer l'autopsie ? »

— Demain matin. Je préfère faire ça tôt. La presse va vouloir des réponses. Et le Premier ministre aussi, c'est sûr, vu l'identité de notre client ! 8 heures, ça vous va ? »

Tom sentit un frisson lui parcourir le dos en pensant au coup de téléphone qu'il allait devoir passer.

« Faisons comme ça. Je vais demander au commissaire Sinclair s'il veut assister à l'autopsie. Je crois qu'il vient d'arriver, d'ailleurs. »

La voix tranquille mais autoritaire du commissaire James Sinclair résonnait dans l'escalier. Ses ordres avaient l'apparence de suggestions, mais des suggestions que personne ne se serait avisé de rejeter. Son étrange visage anguleux lui avait valu le surnom d'Isaïe. À sa grande honte, Tom avait eu du mal à saisir la référence avant qu'on la lui explique, mais, quoi qu'il arrive, on parlait toujours de cet

homme avec affection. Tom avait un respect infini pour lui et, même s'il ne le connaissait pas depuis longtemps, il avait été sincèrement ravi d'être choisi pour devenir son adjoint. Il avait d'autres raisons de déménager à Londres, certes, mais travailler pour James Sinclair était le superbonus. On avait fait venir les services des pompes funèbres pour emporter le corps et il en profita pour jeter un dernier coup d'œil à l'endroit. Quelque chose clochait dans cette chambre. Aucune touche féminine. Il n'avait jamais vu de chambre de femme sans flacons de parfum, ou produits de maquillage, ou pots de crème pour le visage. Mais ici, rien de tout ça. Rien que des costumes élégants dans l'armoire, idem dans la commode. Des chemises sorties tout droit du pressing, parfaitement pliées, et des sous-vêtements d'homme.

Tom retourna jeter un œil dans le couloir et à la deuxième chambre. Aussi impersonnelle que la première, avec le même mobilier. La commode était complètement vide, cependant, l'armoire, dans laquelle se trouvaient quelques housses contenant des robes de soirée mais aucun vêtement de tous les jours, indiquait l'existence d'un membre féminin dans la famille. Il était clair que seul Hugo Fletcher utilisait cet appartement et uniquement pendant la semaine. Même quelqu'un comme lui ne passerait pas le week-end en costume. Son épouse, quant à elle, ne devait venir ici qu'en de rares occasions.

Plongé dans ses pensées, Tom descendit retrouver le commissaire en pleine discussion avec Becky Robinson.